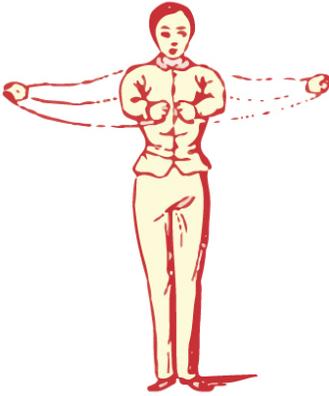


Vivre avec « ça »

Dominique Grimbert



Jean-Claude Grumberg est né à Paris le 26 juillet 1939. Il est dramaturge, scénariste et écrivain français. Fils de déporté, petit-fils de déporté, il a appris à vivre avec « ça ». « Ça », c'est le nom que sa mère donnait à la Shoah, quand il était encore innommable ce réel. « On vit sans comprendre, sans connaître » nous explique-t-il lors de l'émission littéraire *La Grande Librairie*.¹ Après « ça », avant « ça » disait sa mère.

*La plus précieuse des marchandises*² est son dernier livre. Il dit en avoir mis du temps pour pouvoir écrire sur cet événement, mais en vieillissant, petit à petit, il s'en est approché, devenant, de plus en plus, fils de déporté. À l'école, il inscrivait « déporté » comme profession du père.

Il a souvent écrit pour les enfants et son amour pour eux transpire. « Il faut tout leur dire, et en même temps, leur donner envie de vivre ». « Il faut dire notre vérité », mais « il ne faut pas les écraser par le poids de nos malheurs ». Il faut choisir ses mots, bien dire.

La forme littéraire qu'il choisit pour aborder ce moment de l'Histoire qui vient rencontrer sa propre histoire, est le conte. L'imaginaire y est invité et permet de créer une place au conteur qui captive son auditoire et le transporte, par la voie de la poésie et de l'humour, sur les chemins du réel. Réel de la mort, réel de la vie et de la rencontre, aussi. S'il est question de cette guerre mondiale, du délire paranoïaque amené au pouvoir, de l'élaboration d'un système visant l'extermination d'un peuple, J.-C. Grumberg choisit d'aborder cette guerre mondiale du côté de la singularité, du désir et de l'amour. Il y a la guerre, la haine, la violence, un système pensé par des humains, pour tuer le plus grand nombre d'humains. « Ennemis du genre humain »³ les nommait Lacan. Le conte n'en fait pas l'économie. Mais comme J.-C. Grumberg nous l'écrit :

« voilà la seule chose qui mérite d'exister dans les histoires comme dans la vraie vie. L'amour, l'amour offert aux enfants, aux siens comme à ceux des autres. « L'amour qui fait que, malgré tout ce qui existe, et tout ce qui n'existe pas, l'amour qui fait que la vie continue ». Il semble ne pas s'agir de n'importe quel amour. Celui par exemple d'un père, se sachant dans un train de la mort, lui, sa femme et leurs jumeaux, affamés. Un amour qui le pousse à offrir à l'un de ses enfants, le premier qui lui vient sous la main, pour ne pas avoir à choisir, la possibilité de survivre, ou de vivre, même si c'est au prix d'une séparation, d'un abandon. Faire le pari de la vie, de l'inconnu, de la rencontre. Il y a l'amour aussi de cette inconnue que la vie a privée d'enfant jusque-là, jusqu'au passage du train. Elle saura l'accueillir comme un cadeau des cieux, comme le sien, cet enfant qui n'est pas le sien. Elle saura le protéger envers et contre tous.

J.-C. Grumberg dit avoir eu honte d'être vivant alors que les autres étaient morts, d'avoir grandi avec « ça », aussi. Dans ce conte, il sauve un enfant. Cet enfant, c'est une petite fille, et il lui en

¹ Émission « La grande Librairie » du 21 février 2019, France 5 télévision.

² Grumberg J.-C., *La Plus Précieuse des marchandises. Un conte*, Paris, Seuil, 2019.

³ Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 151.

faut un désir de vivre à cette petite fille pour survivre, quand torturée par la faim, elle proteste et proteste encore dans une rage obstinée. Une force désirante mêlée à une infinie douceur qui lui permet de se faire entendre et aimer. Ses bras tendus, offerts à la rencontre, réussissent à toucher en plein cœur un « pauvre bûcheron » qui voyait son arrivée d'un très mauvais œil, enfermé qu'il était dans son ignorance et son aveuglement ! Touché, ému puis conquis, même lui s'abandonne à aimer la vie, la beauté, la simplicité. Il ne reculera pas devant l'ennemi quand il s'agira de la sauver. « Nul ne peut rien gagner en ce bas monde sans consentir à y perdre un petit quelque chose, fut-ce la vie d'un être cher, ou la sienne propre » nous indique le conteur.

Par petites touches, sans en avoir l'air, l'auteur nous invite à un autre voyage. Il y a celui vers l'enfer, vers la mort qu'ont vécu les passagers des convois. Mais il y a aussi celui qu'il nous offre au-delà, un voyage vers la contemplation. La nature est à l'honneur dans ce qu'elle nous offre de sublime, de généreux et de vivant. L'oiseau, sous le soleil de printemps, qui parsème l'herbe d'une multitude de fleurettes, chante à tue-tête l'hymne du retour à la vie, la fin de cette horrible guerre qui, malgré tout, malgré le nombre de morts, ne sera pas venue à bout du vivant. Une voie vers le désir.

Le conte est une histoire qui se transmet de bouche à oreille. Cette tradition orale fait partie de la mémoire collective. Longue vie à *La plus précieuse des marchandises*. Que ce précieux conte se lise, qu'il se transmette de bouche à oreille, qu'il circule dans la mémoire collective, que les trous de mémoire n'y aient pas leur place, qu'il participe ainsi à ce que l'histoire ne se répète pas.